



HAL
open science

Construction nationale et construction des identités de genre en Allemagne (1848-1870)

Alice Primi

► **To cite this version:**

Alice Primi. Construction nationale et construction des identités de genre en Allemagne (1848-1870). Trajectoires - Travaux des jeunes chercheurs du CIERA, 2007, 1, pp.35-47. halshs-00249819

HAL Id: halshs-00249819

<https://shs.hal.science/halshs-00249819>

Submitted on 8 Feb 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Construction nationale et construction des identités de genre en Allemagne (1848-1870)

Der Text zeigt anhand der Analyse des deutschen Beispiels auf, wie im Zusammenspiel mit der nationalen Identität Geschlechterkategorien im 19. Jahrhundert konstruiert, verändert und benutzt wurden. Untersucht werden drei Zeiträume: die Revolution von 1848-49, die 1860er Jahre und der deutsch-französische Krieg von 1870/71. Die hier vorgestellten Quellen wurden von Frauen verfasst, die sich öffentlich engagierten. Sie stellten einen Versuch dar, sich in die zeitgenössisch vorherrschenden Debatten einzumischen, politische Meinungen zu formulieren und zu artikulieren, neue Rechte für Frauen einzufordern und deren potentielle Stellung als Bürgerinnen in einem zukünftigen deutschen Staat zu definieren. Deutlich wird dabei, in welchem Maße sich die Autorinnen dieser Texte als der deutschen Nation würdig erweisen mussten, wie sie folglich gezwungen waren, sich nicht nur als „Frauen“, sondern als „deutsche Frauen“ auszudrücken und sich insbesondere vom Stereotyp der „französischen Frau“ zu distanzieren. Diese doppelte Identität beschränkte die von ihnen postulierten Forderungen merklich, wie am Beispiel von Themen wie Emanzipation oder politische Rechte deutlich wird. Zahlreiche der hier vorgestellten Autorinnen bemühten sich, ihre Handlungsspielräume dadurch auszuweiten, dass sie – eingebettet in die zeitgenössischen Problemlagen – dem Begriff der „Weiblichkeit“ einen neuen und „modernen“ Inhalt zu geben versuchten.

L'utilisation du concept de genre a permis à de nombreux travaux d'affirmer le caractère construit et variable des catégories du « masculin » et du « féminin » et de les étudier comme des composantes essentielles des rapports de pouvoir ¹. L'Allemagne des années 1848 à 1870 offre un cadre propice à une telle

¹. Scott, 1986 : p. 1053-1075. Varikas, 2006. En mêlant et paraphrasant les définitions données par ces deux auteures, j'emploie ici le mot genre à la fois en tant que principe d'ordre qui construit une différence sexuelle à la signification éminemment politique, et en tant que grille de lecture rendant compte d'une conception hiérarchique de la société.



démonstration: la précipitation des événements et des transformations politiques – des révolutions de 1848 et 1849 jusqu'à la guerre contre la France et la formation de l'Empire – favorise la remise en jeu des normes et des identités genrées. Cet exemple allemand a pour intérêt particulier de souligner l'importance d'une autre identité imaginaire, celle produite par la Nation, comme élément constitutif des catégories de genre²: les discours dominants à cette époque chargent ainsi les hommes de construire l'État allemand en tant que citoyens et soldats, les femmes étant, quant à elles, investies d'une fonction symbolique en tant qu'éducatrices et gardiennes des valeurs censées caractériser la nation. Ce processus, typique des périodes de fondation nationale³, conduit les Allemandes à s'auto-représenter comme garantes de « traditions » germaniques. Ceci équivaut, dans certains cas, à s'opposer ouvertement au stéréotype de « la Française », construit comme une figure de l'altérité, ainsi que nous le décrirons plus loin. Le sentiment de méfiance, voire d'hostilité envers la France – hérité notamment des invasions napoléoniennes⁴ – est en effet réactivé par la recherche passionnée de l'identité allemande, dans laquelle les représentations de la France et des Français jouent un rôle décisif, parfois de modèle, mais surtout de contre-modèle⁵.

Pour mieux saisir l'historicité des notions de « masculin » et « féminin » et des relations entre hommes et femmes, il est nécessaire de confronter les normes discursives, destinées à façonner l'ensemble de la société en imposant la sujétion féminine, et les paroles de femmes qui cherchent leur place entre la résistance et le consentement à ces mêmes normes. Il est possible d'accéder à quelques-unes de ces voix singulières en étudiant les textes écrits par des Allemandes qui tentent de participer à la formation de l'opinion publique durant les années 1848-1870, notamment dans des journaux dirigés par des femmes. Ces sources aident à percevoir comment les enjeux qui dominent à un moment précis pèsent sur la redéfinition des normes, sur la prise de parole des individus⁶ et le contenu de leurs propos. Trois moments de l'histoire allemande s'avèrent particulièrement éclairants pour guider cette étude: la période révo-

2. Le lien entre genre et nation a été encore peu pris en compte dans les travaux sur le XIX^e siècle européen. Voir par exemple Blom et Hageman, dir., 2000.

3. Ivekovic, 2003.

4. Jeismann, 1992.

5. Ruttman, 2001.

6. La féminisation du terme d'individu souligne qu'il est ici question de femmes étudiées en tant que personnalités singulières, et non comme représentantes indistinctes d'une catégorie « femmes » reproduisant les présupposés genrés ; elle rappelle aussi l'importance capitale que revêt pour les femmes ce statut d'individu qui leur est refusé par la société du XIX^e siècle.



lutionnaire – qui sera ici traitée en deux temps, les années 1860 et la guerre de 1870. Nous verrons comment, lors de chacun d’eux, des Allemandes manifestent leur désir de devenir des citoyennes à part entière dans le futur État-nation ⁷, en tentant de concilier leur engagement public avec leur assignation à la catégorie du « féminin ».

1848 : émancipation des peuples, émancipation des femmes

« Sœurs allemandes! Le glorieux relèvement de notre patrie a commencé. Un enthousiasme sacré fait tressaillir tous les cœurs allemands, fait tressaillir avec la même toute-puissance les cœurs des femmes comme ceux des hommes. Aux hommes il revient de réagir avec courage et rapidité, de mener une action énergique, d’exercer une influence dans les larges cercles de la vie publique – mais si leur activité est maintenant tout entière consacrée à la patrie, la nôtre doit et peut l’être aussi. Sœurs allemandes! Ne restons pas en arrière lorsqu’il s’agit de servir la patrie! Servons-la comme les hommes la servent et cela non pas *bien que* nous soyons des femmes, mais *parce que* nous sommes des femmes, des femmes allemandes ⁸. »

Rendue célèbre durant le *Vormärz* par ses poèmes en faveur de la liberté des peuples et en l’honneur de l’Allemagne, la démocrate Louise Otto tente, par ces lignes enthousiastes, de gagner les Allemandes à la cause révolutionnaire. L’ambiguïté de cet extrait révèle les tensions qui conditionnent sa prise de parole, entre aspirations personnelles et contraintes collectives : d’une part, elle suggère une équivalence entre hommes et femmes et affirme que les circonstances exceptionnelles autorisent celles-ci à intervenir « comme les hommes » dans la sphère publique ; d’autre part, elle rappelle le traditionnel partage sexué des rôles ⁹, sans inciter clairement ni à le respecter ni à le transgresser. Louise Otto doit se montrer d’autant plus prudente que toute remise en cause des normes genrées touche alors à l’identité nationale. La double identité de « femme » et d’« Allemande » sur laquelle elle joue s’avère en fait un argument tout autant conservateur que progressiste : si elle veut arguer du devoir patrio-

7. Il s’agit ici du projet de rassembler la « nation allemande » – dont la définition reste controversée par les contemporains – dans un seul État, dont les contours imaginés varient selon les moments et les courants politiques qui défendent cette idée.

8. Otto, 1848 : p. 306.

9. Sur les modes spécifiquement « féminins » de participation à la révolution de 1848, voir Lipp, 1986.



tique afin de revendiquer de nouveaux droits et une plus grande liberté d'action pour les Allemandes, elle doit en même temps se montrer respectueuse de la « féminité germanique », qui impose certaines limites à ne pas franchir. Ce paradoxe se manifeste tout au long de la publication du journal *Frauen-Zeitung*, que Louise Otto ¹⁰ dirige de 1849 à 1853, avec pour objectifs de propager parmi les femmes une conscience politique et de les faire adhérer à un projet associant l'unification nationale et la conquête des libertés démocratiques. Deux thèmes traités par le journal – l'émancipation et les droits politiques – sont particulièrement révélateurs des tensions qui pèsent sur les rédactrices. Avant de les examiner, je rappellerai les conditions dans lesquelles s'expriment les femmes qui, comme Louise Otto, veulent intervenir publiquement sur des sujets d'intérêt général et défendre leurs droits.

Jugées dangereuses pour l'ordre social, elles sont moquées et calomniées par ceux-là mêmes qui affirment vouloir renverser l'ancien monde. Maintenir les femmes dans leur position dominée apparaît comme un enjeu majeur pour les révolutionnaires allemands, comme pour ceux des autres pays. Qu'ils se disent libéraux, démocrates, républicains ou socialistes, tous ou presque placent la propriété et la famille traditionnelle à la base de l'ordre nouveau qu'ils prétendent bâtir. En 1848-1849, puis durant la période contre-révolutionnaire qui suit, la liberté des femmes est niée au nom des projets politiques successifs : « le féminin, comme valeur normative, s'inscrit au cœur du dispositif de reconstruction du lien social défait ¹¹ ». Si elles veulent éviter le déshonneur et, *a fortiori*, si elles aspirent à une certaine reconnaissance sociale, les femmes sont donc sommées de proclamer leur respect pour les normes genrées, surtout si elles s'aventurent dans des domaines considérés comme « masculins », tels que la presse politique. Pour agrandir cet espace de parole et d'action, certaines cherchent alors à redéfinir elles-mêmes le contenu de l'identité de genre. En janvier 1849, Louise Otto s'adresse ainsi au cercle démocratique féminin de Öderan (Saxe) en incitant ses auditrices à transgresser certaines normes, tout en se référant à la répartition sexuée des rôles :

« En entrant dans un cercle qui sert des objectifs plus élevés que ceux que l'on se plaisait jusqu'ici à qualifier de féminins – en se trompant complètement sur ce qu'est la parfaite féminité – vous avez déjà prouvé que vous avez par vous-mêmes reconnu votre mission, la mission dévolue à la Femme dans cette époque

10. Sur Louise Otto (1819-1895) et son journal, voir Boetcher-Joeres, 1983 et Gerhard et Hannover-Drück, 1979.

11. Riot-Sarcey, 2003 : p. 160.



troublée. [...] les femmes doivent comme les hommes – même si c’est d’une autre manière et dans un autre domaine – servir le développement de l’État et la liberté du peuple ¹². »

Pour « une émancipation vraiment féminine »

Cette stratégie, qui consiste à la fois à admettre l’existence d’une essence « féminine » et à vouloir renouveler la façon dont celle-ci doit être comprise, est typique de la façon dont la plupart des femmes légitiment leur intervention dans l’espace public. Plusieurs articles du *Frauen-Zeitung* évoquent ainsi « l’éternel féminin » afin d’élargir les limites des catégories de genre, tout en se gardant bien de préciser ce que signifie « féminin » ¹³. L’essentiel est de se protéger contre la qualification ignominieuse d’« émancipée ». Depuis les années 1830, l’expression « émancipation des femmes » est fortement discréditée : elle évoque les scandales du mouvement littéraire Jeune Allemagne, jugé immoral et décadent après avoir admiré les audaces de George Sand et relayé l’appel à la « femme libre » des saint-simoniens. En 1848, employer le terme « Emanzipation » s’avère donc dangereux pour une Allemande, alors que les Françaises qui cherchent aussi à conquérir de nouveaux droits l’utilisent encore assez volontiers, même si c’est avec maintes précautions et précisions. Il n’apparaît que dans un sens péjoratif dans les colonnes du *Frauen-Zeitung*, à l’exception d’un article du premier numéro qui tente de définir ce que pourrait être une « émancipation vraiment féminine ¹⁴ ». De façon significative, l’auteure de ce texte recherche les formes d’émancipation qui conviendraient aux caractéristiques nationales des Allemandes, invitées ainsi à s’intéresser à la politique sans pour autant imiter « la Dudevant ¹⁵ », qualifiée de « créature hermaphrodite ». Renvoyant à une idée « française » alors que l’heure est à l’exaltation des valeurs nationales, désignant

12. Otto, 1849a.

13. « C’est pécher; non seulement contre la femme, mais aussi contre l’humanité, contre le principe de la Création, que de contraindre la femme à la servitude et de l’y maintenir, de vouloir la limiter au cercle étroit de la vie domestique, et de l’exclure ainsi de tous les autres buts de l’humanité qui ne sont pas en rapport avec la famille. [...] Le combat pour la libération de la femme consiste cependant en même temps à sauver le vrai féminin, à le libérer de ce despotisme unilatéral de la raison, qui a été développé peu à peu par les hommes [...] » (Otto, 1851.)

14. Anna, 1849.

15. George Sand représente dans le *Frauen-Zeitung* l’archétype de l’émancipée ; si son comportement est en partie excusé par son génie, il ne doit pas être imité par les Allemandes.



les dévergondées qui prétendent imiter les hommes alors que la patrie a besoin de « vraies » femmes, « *Emanzipation* » désigne donc le contraire même de la « féminité allemande ». Louise Otto et ses collaboratrices préfèrent employer le terme « *Selbstbestimmung* » (autodétermination) – qui a l'avantage d'être bien germanique – lorsqu'il s'agit de réclamer pour les femmes la liberté de décider elles-mêmes de leur existence.

Les Allemandes publiquement engagées en 1848 se distinguent également des Françaises en ce qu'elles restent très discrètes au sujet de leur statut politique. Aucune des pétitions allemandes conservées pour la période ne demande le droit de vote et d'éligibilité pour les femmes, alors qu'il en existe plusieurs en France ¹⁶. Louise Otto, si prolifique sur quantité de thèmes, n'aborde ouvertement la question qu'une fois, dans la revue de Louise Dittmar, *Soziale Reform* ¹⁷. Après avoir revendiqué très directement le droit à l'instruction, au travail et à l'égalité civile, elle se perd en circonlocutions pour demander « la consultation du jugement féminin lors de la rédaction des lois qui concernent les femmes » et leur vote « là où il s'agit d'élire des représentants pour tout le peuple », tout en proclamant son respect pour la spécificité de chaque sexe. Enfin, durant toute l'existence du *Frauen-Zeitung*, un seul article s'indigne clairement de l'exclusion des Allemandes de la citoyenneté ¹⁸. Carola Lipp estime qu'une revendication collective du droit de vote aurait nécessité un processus de formation politique inexistant chez les Allemandes de 1848 ¹⁹. Par ailleurs, il faut rappeler que ce droit ne signifie pas alors la même chose qu'en France, puisque le système censitaire allemand exclut aussi la majorité des hommes. Toutefois, ces explications négligent la place centrale que l'identité allemande occupe chez les femmes qui s'expriment publiquement. Comme l'idée d'émancipation, celle d'une participation des femmes à la vie politique est, pour les contemporains, associée aux « extravagances » françaises. En Allemagne, comme d'ailleurs en France, la question des droits politiques des femmes réactive des représentations négatives de la Révolution française, depuis les « citoyennes tricoteuses » jusqu'aux émeutières de 1795. Dans l'Allemagne de 1848, la connotation péjorative de ces références est aggravée par leur origine française. Or, les Allemandes qui veulent conquérir un nouveau statut social doivent prouver qu'elles se différencient des déplorables exemples français, que ce soient les révolutionnaires de 1789 ou bien les contemporaines telles que George Sand, dont l'engagement politique est bien connu.

16. Riot-Sarcey, 1994.

17. Otto, 1849b.

18. Friederike, 1850.

19. Lipp, 1999 : p. 55-68.



Cette différenciation – qui veut proclamer à la fois l’altérité des Allemandes et leur supériorité sur les Françaises – s’opère principalement par le recours à des préjugés diffusés dans l’aire germanique au moins depuis la fin du XVIII^e siècle²⁰, qui établissent entre Allemandes et Françaises une hiérarchie fondée sur le genre. La Femme Allemande incarne la « féminité » parfaite, elle est modeste, fidèle et dévouée à son foyer. La Femme Française, en revanche, tend à la « masculinité » : elle est égoïste, piètre ménagère, mauvaise mère, passionnée par la politique, encline au libertinage. Ces représentations sont sollicitées à quelques reprises dans le *Frauen-Zeitung*. Ainsi lorsqu’un correspondant réfugié à Nancy cherche à prouver une différence de mœurs entre l’Allemagne et la France, il commence par évoquer le grand nombre de prostituées dans sa ville, puis la diffusion du concubinage parmi les travailleuses. Il précise qu’en général les mœurs sont beaucoup plus relâchées en France qu’en Allemagne : ceci tiendrait au « caractère national », « qui a été de la galanterie, puis de la frivolité, et est maintenant de la légèreté²¹ ». La relative modération des Allemandes publiquement engagées en 1848 s’explique donc en grande partie par leur désir de faire reconnaître leur place dans la nation en construction : par leur mépris ostentatoire des influences françaises, par leur souci de se conformer à une « féminité » qui doit être synonyme de « germanité », elles cherchent à renégocier les contours des catégories de genre et à élargir le champ d’action des femmes sans provoquer le rejet de leurs contemporains :

« La femme allemande, telle qu’elle doit être, mettra toujours au-dessus de tout les devoirs sacrés qu’elle a envers ceux auxquels l’amour la lie ; [...] ces devoirs, nous les remplirons d’autant plus joyeusement que notre cœur et notre esprit pourront se mouvoir librement et que nous pourrons jeter un regard hors des frontières étroites de la vie retirée, vers le monde splendide et ses mille besoins²². »

Les années 1860 : peut-on être allemande et travailler ?

Après la réaction contre-révolutionnaire des années 1850, qui se caractérise par un retour aux normes genrées les plus strictes, la libéralisation progressive qui s’opère dans les années 1860 permet de nouveau à davantage de femmes de

20. Voir Schutte Watt, 1997 : p. 36-49.

21. Correspondance de Nancy (1850).

22. Anna, 1849.



repandre la parole publiquement, dans le but de participer aux transformations politiques en cours et d'œuvrer à une modification de leur statut. Plusieurs s'engagent alors dans le débat sur le travail salarié des femmes qui agite la plupart des milieux politiques – en Allemagne comme dans les autres pays industrialisés. Une fois de plus, au-delà de leur prise de position sur le sujet, il s'agit pour elles de se proclamer dignes de la Nation – dont l'avènement sous forme d'État paraît imminent à beaucoup.

Pour certaines, l'instruction et le travail salarié doivent être encouragés afin d'impliquer les femmes dans la construction nationale, au bénéfice de l'ensemble de la communauté. C'est ainsi que Louise Otto justifie ses revendications :

« Si nous voulons pousser la femme hors de l'espace restreint de la maison [...], dans les cercles plus vastes de la vie réelle, ce n'est pas pour qu'elle y perde ses belles qualités [...] mais justement pour qu'elle les y mette en valeur, qu'elle en devienne consciente, et que, non seulement au foyer mais aussi à l'autel du temple de la patrie, elle soit la prêtresse de la flamme sacrée et sanctifiante de l'enthousiasme, sans lequel l'humanité entière est perdue ²³ ! »

Pour d'autres, le débat est l'occasion de faire allégeance à des valeurs bien « germaniques ». Dans cette perspective, les auteurs français tels que Jules Michelet, Jules Simon et Eugène Pelletan, qui attribuent au travail des femmes des conséquences catastrophiques ²⁴, rencontrent un grand succès puisqu'ils confirment les anciens stéréotypes sur la France et permettent donc d'autant mieux aux Allemandes de vanter les inaltérables vertus maternelles et domestiques des « filles de Germania ». Nombre d'entre elles refusent ainsi haut et fort le travail des femmes mariées et *a fortiori* des mères. Nahida Sturmhöfel oppose les Parisiennes, détournées de leur vocation maternelle par le salariat, aux ouvrières saxonnes qui remplissent leurs devoirs familiaux et savent qu'« une mère allemande ne doit pas confier son enfant à des étrangers ²⁵ ». L'écrivaine Fanny Lewald, qui plaide pour l'enseignement professionnel et l'activité des célibataires, rappelle que les « bonnes mœurs allemandes de la vie domestique en famille » ne doivent néanmoins pas souffrir du travail salarié des femmes ²⁶. Le modèle de la bonne mère au foyer allemande – promis à un avenir durable – se construit donc déjà à ce moment-là, à partir du repoussoir français qui continue de jouer son rôle dans l'expression du sentiment national chez les Allemandes.

23. Otto, 1997 : p. 71.

24. L'*Ouvrière* de Jules Simon est traduit en allemand en 1862 et est une référence récurrente dans la plupart des écrits et journaux allemands traitant du travail et de l'instruction des femmes.

25. St[urmhöfel], 1865 : p. 43.

26. Lewald, 1869.



En insistant sur le lien entre « féminité » et « germanité », entre famille et patrie, celles-ci montrent leur désir d'intégration à la Cité et à la Nation en tenant compte des craintes contemporaines. En effet, la perspective de l'unification, qui doit advenir selon des modalités encore imprécises, suscite la peur d'un épisode révolutionnaire peut-être, d'une grande déstabilisation sociale sans doute. C'est pourquoi les Allemandes publiquement engagées assurent à leurs compatriotes que rien dans leurs revendications ne conduira à la dislocation de la famille et donc de l'ordre social. On voit ici de nouveau à l'œuvre le processus par lequel la communauté nationale se construit dans les imaginaires sur le modèle du socle familial²⁷, en répartissant les rôles selon le sexe : aux hommes d'agir politiquement et militairement ; aux femmes de garantir une continuité rassurante en conservant leurs attributions traditionnelles. La construction et l'intériorisation des identités de genre et des identités nationales montrent ainsi de nombreux points communs, en particulier dans le recours à un Autre dont il faut se distinguer : pour les Allemandes, il est tout aussi important de se différencier des Françaises que des hommes, afin de tenter de se faire entendre de leurs compatriotes.

1870 : les Allemandes montent au front

La guerre de 1870 va représenter pour ces femmes une occasion inestimable de prouver leur soutien à cette nation où, depuis 1848, elles réclament une place de citoyennes. Il est intéressant d'observer sous cet angle l'évolution de *Neue Bahnen*, le second journal de Louise Otto, fondé en 1866 pour servir d'organe à l'Association Générale des Femmes Allemandes. On peut y lire de nouvelles preuves de la géométrie variable de l'identité « féminine » : son contenu est une fois de plus adapté aux nécessités du moment, toujours dans le but de faire progresser l'autonomie des femmes – même si, en apparence, il s'agit avant tout de servir la nation.

Ainsi, oubliant tout autant leurs précédentes prises de position démocratiques que leurs considérations sur « l'éternel féminin » et sur le nécessaire dévouement de la Femme au Bien et à l'Amour, les rédactrices rejettent tout pacifisme au nom de la Femme Allemande, gardienne de l'honneur national, sommée de

27. « La nation, surtout dans sa constitution en État, prend explicitement modèle sur la famille pour l'ordre qu'elle entend entretenir. Elle est donc sexuée et partage les rôles et les statuts entre les hommes et les femmes. » Ivekovic, 2003 : p. 31.



soutenir sans faillir la vaillance guerrière de l'Homme Allemand. Les articles qui paraissent durant l'été et l'automne 1870 représentent toute la palette du nationalisme, plusieurs exacerbant l'hostilité envers la France: les lectrices sont exhortées à se détourner de la mode française, les infirmières allemandes sont mises en garde contre les prisonniers français... Le texte le plus agressif est la réponse d'Henriette Goldschmidt à l'appel pacifiste de la Ligue Internationale pour la Paix²⁸. Accusant la France d'avoir agressé un peuple paisible, elle dénonce les positions pacifistes et internationalistes et explique que les Allemandes doivent abandonner les caractéristiques traditionnelles de la « féminité » pour se montrer dignes de leur peuple: « même la femme la plus tendre, surtout elle, comprend ce que signifie l'honneur: elle préférera supporter le plus grand malheur plutôt que le déshonneur²⁹ ».

En montrant que leur appartenance à la nation prime sur toute autre et balaye toute éventuelle solidarité féminine internationale, les Allemandes tentent de profiter de la situation pour se faire reconnaître un nouveau rôle public. C'est d'ailleurs à ce moment que paraît dans *Neue Bahnen* le tout premier article réclamant ouvertement les droits politiques des femmes³⁰ – dont l'auteure tempère l'audace en conditionnant l'égalité politique au respect des qualités de « la femme allemande ». Dans les semaines qui suivent, une lectrice ose parler d'émancipation – en expliquant bien sûr qu'il ne faut rien entendre d'inconvenant dans ce terme³¹. Enfin, la co-directrice, Auguste Schmidt, déclare s'être ralliée aux certitudes de Louise Otto, qui depuis toujours envisage une participation plus directe des femmes aux affaires publiques³². L'assurance nouvelle des rédactrices n'est possible que grâce aux gages nationalistes préalablement donnés et grâce à l'atmosphère victorieuse qui règne alors en Allemagne: les individus s'autorisent à sortir de la logique de repli identitaire qui prévalait précédemment, et les femmes qui ont proclamé leur adhésion à la guerre voient s'alléger leur rôle de gardiennes de la vertu nationale. Pendant les premiers mois qui suivent la victoire, tout paraît de nouveau possible, dans le sillage de l'unification nationale, censée signifier l'avènement d'une société nouvelle. Très rapidement cependant, les femmes qui espéraient se libérer de la domination masculine doivent déchanter, en même temps que se dissipe l'illusion d'une transformation démocratique.

28. Goldschmidt, 1870.

29. *Ibid.*: p. 157.

30. K., 1870.

31. St., 1870.

32. Schmidt, 1870.



Les propos des Allemandes publiquement engagées doivent donc être analysés en fonction du poids extraordinaire que fait peser la perspective de l'avènement de l'État-nation. Il est crucial pour elles de tenir compte de ce que la société est capable d'entendre et d'accepter en ce temps de définition nationale, et cette contrainte vient renforcer celle des normes genrées, déjà considérable en elle-même. Alors que certaines Françaises se risquent, à la même époque, à critiquer les notions mêmes de « féminin » et de « masculin »³³, une telle démarche est quasiment impossible pour les Allemandes qui veulent conquérir le droit d'être des citoyennes à part entière dans la future Allemagne: obligées de donner des gages de fidélité à l'idée nationale, il leur est d'autant plus difficile de se penser et de s'exprimer en tant qu'individues. Si elles ne remettent pas en cause l'existence même des catégories du « masculin » et du « féminin », elles tentent cependant d'ébranler la domination patriarcale et de se ménager des espaces de liberté en renégociant les normes genrées: il s'agit de redéfinir la « féminité », en rejetant sa version ancienne, qui serait fausse et néfaste, et en proposant une version nouvelle – la plus floue possible – qui correspondrait à la fois à la véritable nature de « la Femme » et au progrès général de la société. Cette tentative de recomposition des identités genrées, qui fluctue selon les enjeux dominants de chaque période, témoigne de la marge d'action existant entre aspirations personnelles et contraintes collectives. De tels exemples permettent ainsi de nourrir une réflexion sur les possibilités de la démocratie et les conditions de son apprentissage.

Bibliographie

- Anna (1849): « Aufruf an deutsche Frauen und Jungfrauen zu Begründung einer ächt weiblichen Emancipation », in: *Frauen-Zeitung*, 1 (21 avril).
- BLOM, Ida et HAGEMANN, Karen, dir. (2000): *Gendered Nations. Nationalism and Gender Order in the Long Nineteenth Century. Europe and Beyond*. Oxford (Berg).
- BOETCHER-JOERES, Ruth, dir. (1983): *Die Anfänge der deutschen Frauenbewegung: Louise Otto-Peters*. Francfort-sur-le-Main (Fischer).
- Correspondance de Nancy* (1850), in: *Frauen-Zeitung*, 19 (21 mai).
- Friederike (1850): « Die Ehe », in: *Frauen-Zeitung*, 24 (15 juin).
- GERHARD, Ute et HANNOVER-DRÜCK, Elisabeth, dir. (1979): « *Dem Reich der Freiheit*

33. Par exemple Jenny d'Héricourt dans les années 1850-1860, Maria Deraismes et André Léo à la fin des années 1860. Voir Primi, 2004 et 2006.



- werb' ich Bürgerinnen». *Die Frauen-Zeitung von Louise Otto (1849-1850)*. Francfort-sur-le-Main. (Syndicat).
- GOLDSCHMIDT, Henriette (1870): « Offener Brief an Frau Marie Goegg in Genf », in: *Neue Bahnen*, 20 (septembre), p. 157-159.
- IVEKOVIC, Rada (2003): *Le Sexe de la Nation*. Paris (Léo Scheer).
- JEISMANN, Michael (1992): *Das Vaterland der Feinde. Studien zum nationalen Feindbegriff und Selbstverständnis in Deutschland und Frankreich, 1792-1918*. Stuttgart (Klett-Cotta).
- K., Minna (1870): « Die politische Stellung der Frauen », in: *Neue Bahnen*, 18 (août), p. 139-142.
- LEWALD, Fanny (1869): « Für die Gewerbtätigkeit der Frauen. Vierter Brief », in: *Illustrierte Deutsche Monatshefte*, 59 (août), p. 553.
- LIPP, Carola (1999): « 1848/49. Emotionale Erhebung und neue Geschlechterbeziehung? », in: LUDWIG, Johanna, NAGELSCHMIDT, Ilse et SCHÖTZ, Susanne, dir.: *Frauen in der bürgerlichen Revolution von 1848/49*. Bonn (Bundesministeriums für Familie, Senioren, Frauen und Jugend), p. 55-68.
- dir. (1986): *Schimpfende Weiber und patriotische Jungfrauen. Frauen im Vormärz und in der Revolution 1848/49*. Bühl-Moos (Elster Verlag).
- OTTO, Louise (1848): « Anruf an alle deutschen Frauen und Mädchen, zunächst an die Sachsens », in: *Vaterlandsblätter. Constitutionelle Staatsbürger-Zeitung*, 68 (7 juin), p. 306.
- (1849a): « Vortrag », in: *Frauen-Zeitung*, 11 (30 juin).
- (1849b): « Mein Programm als Mitarbeiterin einer Frauenzeitung », in: *Die Soziale Reform*, 1 (janvier).
- (1851): « Das Ewig-Weibliche », in: *Frauen-Zeitung*, 45 (23 novembre).
- (1866, 1997): *Das Recht der Frauen auf Erwerb*. Leipzig (Leipziger Universitätsverlag).
- PRIMI, Alice (2004): « André Léon, une voix critique de la démocratie française à la fin du Second Empire », in: *Histoire et Sociétés. Revue européenne d'histoire sociale*, 12, p. 104-120.
- (2006): « Women's history according to Jenny P. d'Héricourt (1809-1875), "daughter of her century" », in: *Gender & History*, 18.1, p. 150-159.
- RIOT-SARCEY, Michèle (1994): *La Démocratie à l'épreuve des femmes. Trois figures critiques du pouvoir 1830-1848*. Paris (Albin Michel).
- (2003): « Le féminin, un genre très singulier », in: CAPDEVILA, Luc et CASSAGNES, Sophie, dir.: *Le Genre face aux mutations. Masculin et féminin du Moyen Âge à nos jours*. Rennes (Presses Universitaires de Rennes).



- RUTTMANN, Ulrike (2001): *Wunschbild-Schreckbild-Trugbild. Rezeption und Instrumentalisierung Frankreichs in der deutschen Revolution von 1848/49*. Stuttgart (Klett-Cotta).
- SCHMIDT, Auguste (1870): « Zur Erkenntnis der Zeit », in: *Neue Bahnen*, 20 (septembre), p. 153-155.
- SCHUTTE Watt, Helga (1997): « Sophie La Roche as a german patriot », in: HERMINGHOUSE, Patricia et MUELLER, Magda, dir.: *Gender and Germanness. Cultural Productions of Nation*. Providence, Oxford (Berghanh), p. 36-49.
- SCOTT, Joan W. (1986): « Gender: a useful category of historical analysis », in: *American Historical Review*, 91.5, p. 1053-1075.
- ST., Louise (1870): « Briefe », in: *Neue Bahnen*, 21 (septembre), p. 167.
- ST [URMHÖFEL], Nahida (1865): « Die Arbeit der Frauen », in: *Der Arbeiterfreund*, (1. Hef), p. 42-46.
- VARIKAS, Eleni (2006): *Penser le sexe et le genre*. Paris (P.U.F.).

